

maurice merleau-ponty  
**humanisme  
et terreur**  
essai sur le problème communiste



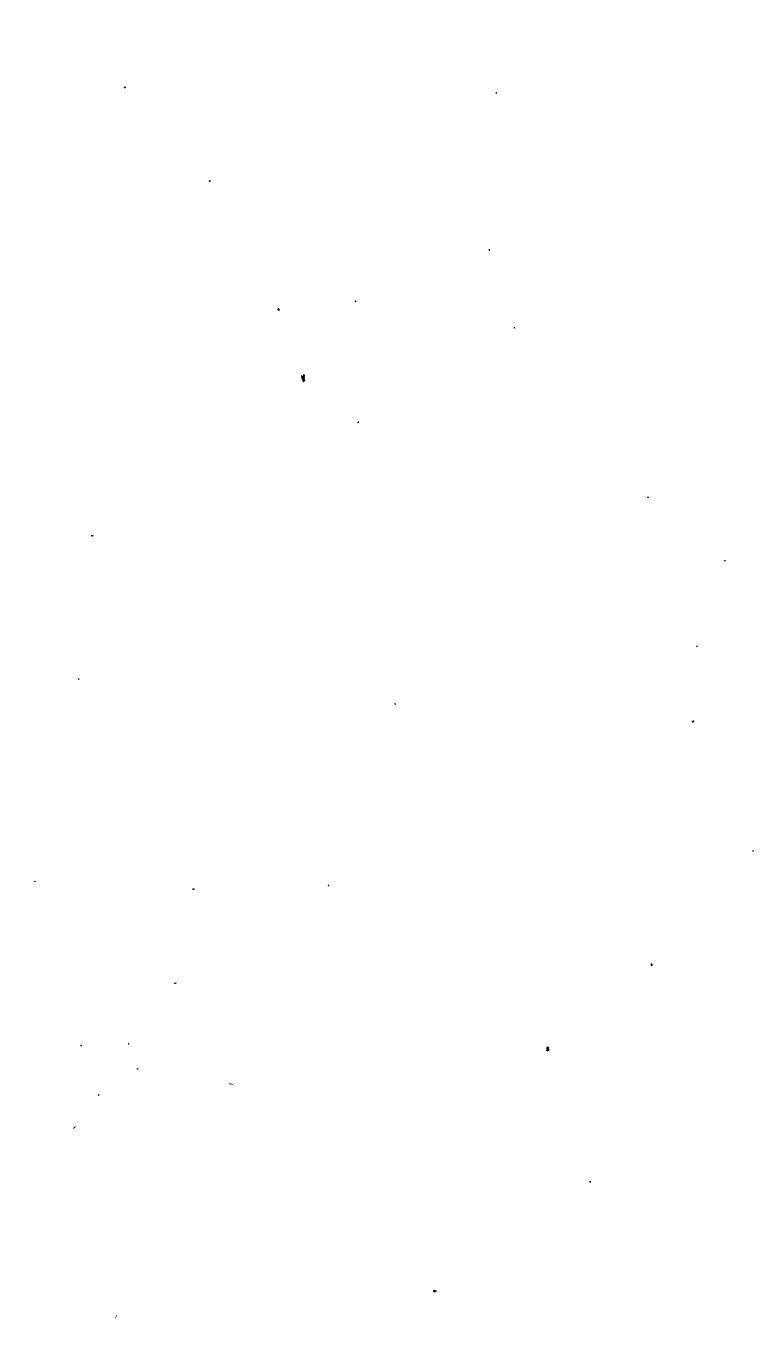
Extrait de la publication

**idees / gallimard**









*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.*

© *Éditions Gallimard, 1947 pour le texte principal  
et 1980 pour l'Introduction.*



## INTRODUCTION

*Humanisme et terreur fut publié pour la première fois en novembre 1947, mais la plus grande partie de l'ouvrage avait paru en trois livraisons dans les Temps Modernes, en octobre et décembre 1946 et en janvier 1947. Il est bon de rappeler ces dates, car, à défaut de replacer les analyses de Merleau-Ponty dans les horizons d'une époque, celle qui suit de près la Libération, on pourrait s'étonner qu'un penseur si exigeant manifeste parfois tant de crédulité à l'égard de ce qu'il nommait le « communisme effectif », c'est-à-dire le communisme régnant en U.R.S.S., et passe si vite sur certains traits de l'oppression totalitaire. Je rappelle aussi ces dates pour attirer l'attention sur l'itinéraire de l'écrivain, qui se poursuit au-delà d'Humanisme et terreur et le conduisit à faire une critique politique et philosophique de ses premiers essais, à refuser toute compromission avec les communistes et à s'écarter du marxisme.*

*Si Humanisme et terreur mérite d'être lu ou relu, c'est d'abord parce qu'il fournit un témoignage*



exceptionnel sur le climat idéologique des années d'après-guerre, qu'on voit là au mieux comment l'attrait du modèle soviétique pouvait s'exercer jusque sur un esprit rebelle à la foi des partisans et fermement décidé à poser les questions que d'autres étouffaient. Ce temps a vu croître une nouvelle espèce d'intellectuels (elle était née plus tôt, mais c'est alors qu'elle a proliféré), celle des intellectuels « progressistes », qui nouaient avec le parti communiste une liaison à l'épreuve de toutes les surprises et toutes les déceptions. Effrayés par la discipline et le dogmatisme du parti, ils ne se risquaient pas à entrer dans ses rangs. Mais bons compagnons de route, soumis en toute occasion à leurs guides intrépides, signataires appliqués de tous les manifestes, fidèles de tous les meetings, ou bien partenaires anxieux, sujets aux doutes, voire à des crises orageuses, parfois s'imaginant plus subtils que les grossiers doctrinaires, ils ont, les uns et les autres, soit tu obstinément, soit déguisé leurs réticences pour rester dans le « camp du prolétariat ». Merleau-Ponty n'a jamais appartenu à cette espèce. Il a dit ce qu'il croyait le vrai, sans craindre de déplaire à ceux dont, en fin de compte, il souhaitait soutenir la cause. Mais, de ce fait même, l'ouvrage qui nous occupe a l'incomparable avantage de rendre sensible un mécanisme de justifications, le plus souvent caché. Et, de ce fait aussi, c'est la seconde et la plus puissante raison de son intérêt, il laisse constamment paraître un débat de l'auteur avec lui-même que ne referment pas ses conclusions ; bien plus, à son insu, il fraye un passage à

*l'interrogation qui s'épanouira dans Les Aventures de la Dialectique et dans la Préface de Signes.*

*1946-1947, c'est, disions-nous, les lendemains de la guerre ; ces années tiennent encore à la période de la Libération qui a levé les espérances d'un bouleversement social, — pour certains, d'une révolution, pour d'autres, d'un nouveau front populaire, délivré des anciens obstacles et capable d'inaugurer la voie du socialisme. Mais ce sont aussi en France les années qui voient se rétablir les forces de la vieille société ; se reconstruire avec l'appareil de production, le système capitaliste ; se remettre en place une administration compromise dans la collaboration ; et déjà se disloquer l'alliance des communistes et des socialistes. Enfin et surtout, c'est alors que s'amoncellent les signes d'un divorce entre le monde occidental et l'U.R.S.S. : la question d'une nouvelle guerre mondiale est posée, elle précipite l'évolution des esprits dans un sens ou dans l'autre, semble mettre chacun en demeure de faire son choix. En un sens, donc, une situation qu'il n'est que trop facile d'imaginer depuis notre présent, où s'installe la guerre froide. Toutefois, les différences sont considérables. La première, c'est que dans une conjoncture où le rapport de forces était manifestement en faveur des États-Unis, se déchaînaient une campagne contre l'U.R.S.S., soupçonnée de préparer une agression contre l'Europe, et une campagne contre le parti communiste français, dénoncé comme l'ennemi de l'intérieur ; tandis que, paradoxalement, aujourd'hui où l'U.R.S.S. est*

*devenue la première puissance militaire mondiale et adopte une stratégie offensive, la classe politique, de Giscard d'Estaing à Mitterrand, s'accorde, à l'inverse, pour minimiser le danger et veut se persuader que cette stratégie obéit au seul impératif de la sécurité. La seconde différence, c'est que la gauche non communiste, dans son immense majorité, ignorait en 1946 l'ampleur du système de coercition en Union soviétique, ou, à défaut de l'ignorer, pouvait se permettre de n'y pas penser, car elle ne se trouvait pas interpellée par des dissidents de l'Est et les témoignages d'anciens déportés. La troisième différence, c'est que, auréolée de sa victoire contre l'Allemagne nazie, l'U.R.S.S., malgré ce qu'on pouvait déjà savoir de son action en Pologne ou dans les pays baltes et ce qu'on pouvait présumer de ses intentions dans les pays de l'Est occupés, n'apparaissait pas à cette gauche comme une puissance impérialiste ou conquérante.*

*Merleau-Ponty, si averti qu'il est alors d'événements qui mettent en défaut cette bonne image de l'U.R.S.S., ne fait pas exception. Sans doute, il n'exclut pas, dans Humanisme et terreur, l'hypothèse que l'Union soviétique devienne agressive, en acquérant plus de forces, mais la juge peu fondée et déclare seulement que si la menace se précise, il sera toujours temps de l'examiner. Pour apprécier justement ses arguments, observons que le coup de Prague n'avait pas eu lieu. Mais mesurons néanmoins l'artifice d'une comparaison caractéristique de l'époque : « En réalité, l'expansion russe en Europe a commencé un certain jour à Stalingrad,*

*pour s'achever avec la guerre à Prague et aux frontières de la Yougoslavie. Personne n'y faisait d'objection. Qu'y a-t-il de changé depuis? Les Russes n'ont pas fait d'élections libres. Mais que dire des élections grecques? Les Russes ont déporté des familles polonaises ou baltes. Mais il y a quinze mille Juifs à Bergen-Belsen et les troupes anglaises montent la garde à la frontière de la Palestine. » Étonnant rapprochement, en effet. Quand on sait que les déportations ont frappé des centaines de milliers de Polonais et de Baltes, on accueille avec gêne ces signes de demi-ignorance et de demi-légèreté. Cependant, ce sont, répétons-le, ces signes qui renseignent sur l'époque. Et combien plus pénibles à lire, de nos jours, ces lignes qui témoignent — cette fois, l'on n'en peut douter — d'une ignorance entière de la violence de l'oppression dans « le pays du socialisme » : « Le régime de Dreyfus à l'île du Diable, le suicide du colonel Henry, à qui l'on avait laissé son rasoir, celui d'un de ses collaborateurs, faussaire comme lui, à qui l'on avait laissé ses lacets de soulier, sont peut-être plus honteux dans un pays favorisé par l'histoire que l'exécution de Boukharine ou la déportation d'une famille en U.R.S.S. Il serait certainement bien faux d'imaginer chaque citoyen soviétique soumis à la même surveillance et exposé aux mêmes dangers que les intellectuels et les militants — aussi faux que de se représenter la justice française d'après le cas de Dreyfus. » Minimiser l'exécution de Boukharine, soit. Mais évoquer les déportations, comme si elles frappaient de-ci de-là une famille,*

*s'interdire d'imaginer la menace que fait peser la terreur sur l'ensemble de la population, c'est s'autoriser de ce qu'on ne sait pas pour aller très au-delà de ce qu'on sait.*

*L'honnêteté de Merleau-Ponty n'est pas en cause. En voudrait-on la preuve, qu'on entende son jugement, quand il prend connaissance du Rapport publié par le Conseil économique et social des Nations Unies, après enquête sur le travail forcé en U.R.S.S. : « Il est probable que le nombre total des détenus se chiffre par millions : les uns disent dix millions, les autres quinze. A moins d'être illuminé, on admettra que ces faits remettent en question la signification du système russe. Nous n'appliquons pas ici à l'U.R.S.S. le principe de Péguy, qui disait que toute cité qui recèle une seule violence individuelle est une cité maudite : à ce compte, elles le sont toutes et il n'y a pas de différence à faire entre elles. Ce que nous disons, c'est qu'il n'y a pas de socialisme, quand un citoyen sur vingt est au camp. » Ce dernier propos renverse précisément le précédent. Mais outre que le fragment cité d'Humanisme et terreur fait sentir tout ce que l'analyse doit alors à l'illusion et à l'ignorance, elle nous rend sensible à ce qui peut sembler à première vue un paradoxe. Ce livre contient, d'un bout à l'autre, une critique sévère de l'humanisme libéral, un « humanisme abstrait », nous est-il dit, qui s'accommode de la violence dans la réalité des démocraties occidentales et la condamne là où elle se trouve érigée en principe et sert une tâche d'émancipation des opprimés. Or, c'est, pour une*

large part, dans les catégories de l'humanisme abstrait que l'auteur appréhende le système soviétique. Certes, il affirme en théorie, avec raison, que la condamnation de la violence couvre une dénégation, qu'elle est une manière de fermer les yeux sur la domination de classe, mais cette violence, lui-même ne peut la connaître hors du domaine où il l'a une fois pour toutes circonscrite, sinon en la parant des titres de noblesse humaniste, en lui prêtant la vertu d'engendrer le socialisme. Tout se passe comme si, une fois privé des repères de l'analyse marxiste du capitalisme, il ne pouvait plus affronter le spectacle de l'oppression et faire mieux que réactiver les mécanismes de dénégation, si bien démontés chez les autres.

De cette attitude, donnons aussitôt un exemple qui conduit au cœur de l'interprétation des procès de Moscou. Merleau-Ponty évoque l'hypothèse d'aveux extorqués par la force et cite, à ce propos, le jugement de Trotsky. Mais c'est pour se hâter de la congédier. L'idée qu'« ils (les accusés) ont avoué sous la menace du revolver et parce qu'ils espéraient sauver leur vie ou leurs familles » lui paraît inconcevable. Nous savons aujourd'hui par d'innombrables témoignages que les détenus subirent des tortures physiques ou morales et que celles-ci suffirent souvent à annihiler leur résistance. En outre, il est à peu près établi que Boukharine fut soumis à un terrible chantage et que les autorités lui promirent la vie sauve en échange de ses aveux. Sans doute, répétons-le, Merleau-Ponty ne connaissait-il pas ces témoignages, et l'on peut

admettre qu'il se défiât de l'opinion de Trotsky, trop partisan à ses yeux pour être objectif. D'avantage, concédons qu'il n'avait pas tort de chercher d'autres causes que la peur à l'effondrement des accusés. Mais remarquable est sa répugnance à voir la violence, dès lors que la pensée ne peut s'en emparer pour l'ordonner à des causes et à des fins générales. C'est bien une caractéristique de l'humanisme abstrait que d'écarter comme trivial, comme non pertinent, le fait brut du revolver.

Donnons un second exemple : au terme d'un développement où il a énuméré toutes les raisons qui font douter de la survivance d'une politique révolutionnaire en U.R.S.S., Merleau-Ponty déclare : « il nous paraît puéril d'expliquer l'orientation présente par la soif du pouvoir ou par les intérêts de l'Appareil ». S'il disait seulement qu'une telle explication ne suffit pas, qu'elle s'arrête en chemin, on devrait l'approuver. Mais puisqu'il vient de montrer que s'est opéré un clivage entre le pouvoir et la société et que les cadres de la bureaucratie — en contradiction avec les normes léninistes formulées dans L'État et la Révolution — bénéficient de salaires et d'avantages qui les mettent à distance des masses, pourquoi récuser l'idée que la dynamique du pouvoir et celle des intérêts de l'Appareil conditionne l'évolution du régime soviétique ? Apparemment, l'auteur prête plus d'efficacité aux « valeurs abstraites », sitôt qu'elles sont celles de l'« humanisme socialiste », qu'aux déterminations ordinaires de la politique et de l'économie.

*Il n'en est pas moins vrai qu'en dépit de sa sujétion aux croyances d'une époque, Humanisme et terreur reste un grand livre. Ce qui fait son prix ne se trouve pas dans les thèses énoncées, mais, comme nous le disions, dans le débat qu'elles mobilisent, qui les ébranle et contient les conditions de leur dépassement. Dans Les Aventures de la Dialectique, Merleau-Ponty reviendra, pour l'écarter, sur la formule dans laquelle se résumaient ses premières conclusions politiques : un « attentisme marxiste », — formule qui faisait entendre qu'on pouvait maintenir la théorie du prolétariat, dans l'attente de nouveaux signes révolutionnaires, tant que la réalité ne lui infligerait pas un démenti définitif. Il rapportera alors que la guerre de Corée fut l'événement qui lui interdit de privilégier la politique de l'U.R.S.S. et le contraignit à « un double refus » face à un conflit patronné par les deux puissances mondiales. Mais, après avoir donné longuement ses motifs, il prendra soin de préciser que cet événement fut pour lui l'occasion d'une « prise de conscience » et « non pas du tout un de ces accidents qui bouleversent sans éclairer ». Or, cette prise de conscience ne se serait pas produite si les germes n'en avaient pas été déposés au temps de son « attentisme », si ne se trouvaient pas déjà minés dans Humanisme et terreur les arguments qui soutenaient la défense du « communisme effectif ». Peu d'ouvrages comme celui-là, en effet, livrent délibérément passage aux objections, multiplient les obstacles dans le cours de la démonstration, sont théâtre d'un tel va-et-vient entre le pour*



*et le contre et, d'un mot, qui n'est pas fait pour le rabaisser, sont habités par la contradiction. Le désir de s'arrimer à une position depuis laquelle l'histoire devienne entièrement lisible et qui assigne à l'action des fins universelles, la connaissance et l'analyse des faits, de ce qui se fait signe de la réalité, l'exercice de la pensée qui s'affranchit des opinions rivales et ne veut poursuivre que son propre but, se combinent et se heurtent jusqu'au bout, de telle sorte que le chemin reste ouvert creusé par l'insatisfaction et le doute.*

*Le projet d'Humanisme et terreur s'est formé à la lecture de *Darkness at noon*, d'Arthur Kæstler. Ce livre, Merleau-Ponty l'avait lu et annoté avant même qu'il ne fût traduit sous le titre *Le Zéro et l'Infini*, en décembre 1945. Mais ce fut sans doute son succès auprès du public français qui l'incita à en faire la critique et à présenter ses propres réflexions sur le communisme. Comme on le sait, Kæstler avait tenté de reconstituer, par la voie du roman, les états d'âme d'un ancien révolutionnaire passé à l'opposition et accusé de trahison. Son héros, Roubachoff, figurait, selon ses propres termes, « une synthèse des vies de plusieurs hommes qui furent les victimes des soi-disant procès de Moscou ». Cependant, Boukharine lui avait fourni son principal modèle. Le récit fit une vive impression sur Merleau-Ponty. Il y trouva tous les éléments d'une réflexion sur le rapport de l'homme à l'histoire et à la politique, sur la responsabilité des acteurs dans ces situations-limites*

que sont la guerre et la révolution, sur le sens du marxisme et sur l'ambiguïté du régime soviétique, où il croyait voir celui-ci se maintenir et se dégrader à la fois. Mais ces éléments, Kœstler lui parut les avoir apportés sans réussir à leur donner l'élaboration philosophique qu'ils appelaient. Il avait le mérite de montrer que les accusés des procès n'étaient pas des traîtres, au sens où les communistes l'entendaient, et qu'ils devaient pourtant accepter devant eux-mêmes leur culpabilité; il nouait donc justement le drame. Mais c'était pour le réduire à un conflit entre la subjectivité et l'objectivité; entre l'individu qui ne connaît que le témoignage de sa conscience et l'Histoire, dont le cours inexorable échappe à ses intentions, suit sa propre logique, convertit les échecs en erreurs, les erreurs en trahisons ou fait du vainqueur le dépositaire de la vérité et l'incarnation de la justice. Roubachoff devenait ainsi une sorte de monstre; il était indéchiffrable pour lui-même. Conscient de soi, il se faisait étranger au monde, ou bien prenant le point de vue de l'Histoire, il entrait dans la peau du procureur et perdait le sens intime de sa vie. L'artifice supprimait le drame, car telle était la contradiction que le héros ne pouvait la sentir comme sienne. Il contenait deux personnages qui s'ignoraient l'un l'autre, au lieu d'être un même homme qui, à la fois, connaît ses motifs et se saisit dans les effets visibles de ses actes. La « vraie formule » des procès, dira, en ce sens, Merleau-Ponty, « ce n'est pas le yogi aux prises avec le commissaire, la conscience morale aux prises avec








*l'efficacité politique, le sentiment océanique aux prises avec l'action, le cœur aux prises avec la logique, l'homme " sans lest " aux prises avec la tradition : entre ces antagonismes, il n'y a pas de terrain commun et par conséquent pas de rencontre possible ». Contre Kœstler, il veut faire entendre qu'il y a une tension intérieure à l'homme en général et à l'homme politique en particulier entre les intentions et les actes, qu'il leur est également impossible de s'en tenir à leurs convictions, sans se soucier des conséquences de leurs choix, de leurs conduites et de leurs paroles ou de s'en remettre au jugement des faits comme s'ils étaient tracés d'avance, ne devaient rien aux décisions et aux interprétations des acteurs. Il veut dénoncer le mythe d'une histoire qu'on a investie de la puissance des dieux ; rappeler que les hommes la font en même temps qu'ils la subissent, contribuent à donner figure à l'avenir en l'anticipant et doivent croire en leur initiative et assumer des rôles qu'ils ne prévoyaient pas ; enfin, persuader qu'on ne peut séparer la logique de la contingence et donc éliminer le principe de la terreur. Il veut, du même mouvement, restaurer la vérité du marxisme, qui, loin d'ignorer ces ambiguïtés, permet de les penser au plus loin, en installant au centre de la philosophie l'idée de praxis qui condense activité et passivité, subjectivité et objectivité.*

*Or, si l'on s'arrête aux deux premiers chapitres d'Humanisme et terreur, on voit comment se mêlent et se dissocient l'exercice de la pensée — une réflexion rigoureuse sur le problème de la responsa-*

*bilité politique et le projet marxiste —, un désir de soustraire l'U.R.S.S. aux critiques qui frappent les sociétés capitalistes et, sous le signe de la connaissance des faits, un examen des débats des procès de Moscou.*

*D'une façon très singulière, le thème du procès politique acquiert une double fonction. En tant que thème général, celui de procès impliquant des hommes qui ne pensaient pas trahir la cause qu'ils servaient, mais que leurs actes ont conduit à l'opposé de leurs fins, il introduit, comme nous le signalions, à une méditation sur la logique et la contingence de l'histoire. De ce point de vue, l'auteur n'hésite pas à lier au cas des opposants révolutionnaires jugés par un tribunal révolutionnaire celui de collaborationnistes patriotes jugés à la Libération par un tribunal au nom des valeurs qu'ils croyaient défendre, et il s'emploie à montrer le vrai fondement de leur condamnation. Ses arguments nous paraissent aussi solides à trente ans de distance que lorsque nous les découvrons au lendemain de la guerre. Nous jugeons même qu'ils trouvent une nouvelle force à notre époque, alors que, après avoir répudié le stalinisme, beaucoup de bons esprits ne veulent plus rien savoir de la violence dans l'histoire ou rejettent tout à la fois l'idée de la violence et celle de l'histoire, comme si la morale ou la religion pouvaient en délivrer. Toutefois ce qui ressort de l'analyse, relativement aux procès de Moscou, ce n'est alors rien d'autre que la destruction de l'image accréditée par l'humanisme bourgeois : le principe de tels procès s'avère*



-  littérature
-  philosophie
-  sciences
-  sciences humaines
-  idées actuelles
-  arts
-  chroniques

## **maurice merleau-ponty : humanisme et terreur essai sur le problème communiste**

On a parlé à propos de cette étude d'une « apologie des procès de Moscou ». Si pourtant nous disons qu'il n'y a pas d'innocents en politique, cela s'applique encore mieux aux juges qu'aux condamnés. Nous n'avons jamais dit qu'il fallût condamner Boukharine, ni que Stalingrad justi-fiât les procès. A supposer même que, sans la mort de Boukharine, Stalingrad fût impossible, personne ne pouvait prévoir, en 1937, la suite de conséquences qui, dans cette hypothèse, devaient conduire de l'une à l'autre, pour la simple raison qu'il n'y a pas de science de l'avenir. La victoire ne peut justifier les procès à leur date, ni, par conséquent, jamais, puisqu'il n'était pas sûr qu'ils fussent indispensables à la victoire.

M. M.-P.

Extrait de la publication